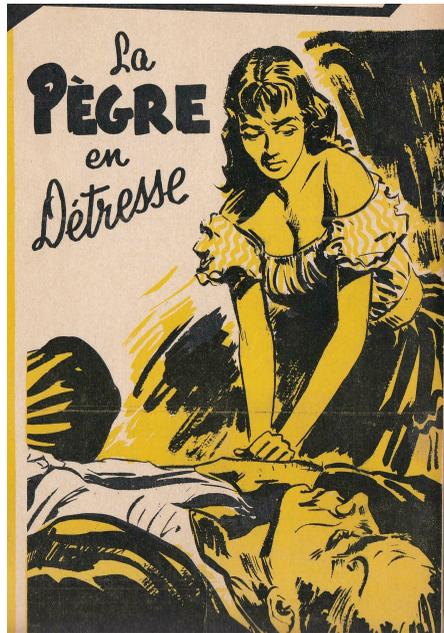


CLAUDE ROUX

La pègre en détresse



BeQ

Claude Roux

Diane la belle aventurière # 085

La pègre en détresse

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 506 : version 1.0

La pègre en détresse

Collection *Diane la belle aventurière*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

I

Mimi, dans un cache-sexe de dentelle noire, les seins à peine voilés par un soutien-gorge en filet, avançait à petits pas sur la scène et se laissait admirer par la partie mâle des clients du Petit Cochon Bleu.

Diane avait dit :

– Pas de folie, hein, Mimi ? Les hommes veulent voir une femme nue, ils verront une femme nue. Mais pas nécessaire d’être trop généreuse. Finies pour toi les danses du ventre. Tu es une danseuse de classe à présent.

Mimi avait fait la moue.

– Tu crois qu’ils viennent rien que pour voir un corps ? Prends la peinture par exemple. Il y a un tas de toiles qui montrent des femmes nues. Est-ce que les hommes sont remués par ça ? Tu sais bien que ce qu’ils aiment, c’est la saleté. Plus

on paraît vicieuse sur la scène, plus ils aiment ça.

– Mais je n’en veux pas de ces histoires-là dans mon club. Et puis d’ailleurs, je me fiche pas mal de la clientèle. Ils ont tout ce qui leur faut : un bon spectacle, de la boisson à un prix raisonnable et toi comme dessert. L’homme que je veux attirer près de toi est un fin gourmet. Il se fiche pas mal que tu dances ou non.

– Tu tiens tellement à avoir la peau de ce monsieur Victor ?

– Plus que jamais, depuis qu’il a fait assommer Michel.

Et tandis que Mimi offrait sa nudité aux yeux avides des mâles, Diane songeait à l’énigmatique Monsieur Victor. Était-il dans le club sous un déguisement, serait-il fasciné par la beauté de Mimi au point de vouloir l’approcher ? Elle l’escomptait. D’ailleurs c’était pour lui tendre un guet-apens et pour nulle autre raison qu’elle avait décidé d’ouvrir la boîte de nuit.

C’était Michel Dupuis, le journaliste à La Trompette, son ami, qui l’avait lancée sur la trace

du bandit notoire. Un soir, il lui avait dit :

– Diane, j’ai besoin de toi, il faut que tu m’aides. Sans trop savoir, elle avait accepté.

– Il faut que tu me retrouves un certain monsieur Victor.

– Qui est-ce ? avait-elle demandée.

– Un racketeer, mais ce qu’il y a de plus gros en Europe.

– Français ?

– Oui. Il est venu ici au Canada pour installer un marché de drogue et de prostitution. La pègre va lui déclarer la guerre. Quelle aubaine si le journal arrivait à lui mettre la main dessus. Il est recherché par quasiment toutes les polices des grandes villes du monde

– Il est à Montréal ?

– Je ne crois pas... puisque sa maîtresse est à Québec. Celle-ci, Madeleine Levesseur, constitue le seul moyen à peu près de retracer Monsieur Victor. Un hasard miraculeux m’a mis entre les mains une photo d’elle, dénichée par un de nos correspondants dans un commissariat de Paris. Je

te la donne, Diane. Si tu veux, tu pars pour Québec.

Diane avait accepté d'aider Michel et était partie pour Québec où elle avait été mêlée à des aventures hallucinantes. Sa poursuite de l'énigmatique personnage l'avait entraînée jusqu'à Haïti. Puis elle était revenue à Montréal, toujours devancée par le mouvant gangster, pour apprendre que Michel avait été misérablement battu par deux colosses au service du gangster.

– Cela, s'était-elle juré, il ne l'emportera pas en paradis !

Et c'était pour satisfaire ce désir de vengeance qu'elle avait ouvert la boîte de nuit Le Petit Cochon Bleu, y installant la torride Mimi Demers comme attraction principale, afin d'attirer le plus d'hommes possible, afin de pouvoir pénétrer dans le monde de la pègre, de recueillir peut-être un indice sûr qui la mettrait sur la piste du bandit.

Ce qu'elle espérait au fond, c'était que Monsieur Victor s'intéresse à Mimi.

– S'il fait ça, il est perdu.

Celle-ci quittait la scène du club dans une salve d'applaudissements et Diane qui la suivait de l'œil ne put s'empêcher d'admirer le fuselé de ses jambes, la rondeur de ses hanches que sa démarche balançait mollement, le satiné de son ventre dont on pressentait la douceur.

– Mademoiselle Diane ?

Un des garçons de table s'approchait.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Une femme saoule à mort. Pas moyen de la faire sortir. Elle s'est réfugiée dans l'arrière-scène.

– J'y vais.

Car elle avait donné l'ordre formel qu'aucun des clients ne soit molesté pour quelque raison que ce soit, et que tout incident qui pourrait nécessiter la main forte lui soit sur le champ rapporté.

La femme était ivre-morte. Elle s'était affalée dans un fauteuil d'osier dans une petite loge et dormait d'un sommeil de brute.

– Elle était seule ?

– Non, mais je crois que le type qui était avec elle est parti.

Diane sursauta.

– Il l’a laissée seule dans un état pareil ? C’est joli. Donnez-moi sa bourse que l’on sache où elle demeure. Mais dépêchez-vous ? Qu’est-ce que vous avez à la regarder comme ça !

– C’est pas pour dire mal, mademoiselle Diane, mais c’est une sapré belle fille !

La garçon avait raison. La femme, qui devait pas dépasser vingt-cinq ans, était une jolie blonde aux cheveux longs, au visage délicat, à la bouche ronde et sensuelle. Pour la circonstance, elle était revêtue d’une robe-poisson en satin vert qui moulait son corps comme une gaine. Affalée dans le fauteuil on pouvait suivre de l’œil les lignes que faisaient ses jambes, jusqu’à leur point de rencontre.

– La bourse, ça vient ?

– Oui, mademoiselle.

La femme se nommait Louise Dubé. Une carte d’identité, émise par la cité de Montréal, apprit à

Diane qu'elle habitait un appartement dans la rue Jeanne-Mance.

– Prends un taxi, conduis-la.

– Oui.

Le garçon avait accepté avec un tel entrain que Diane changea d'avis..

– Appelle un taxi, je vais la ramener moi-même. Tu m'as l'air dans des dispositions...

– Comme vous voudrez, fit le garçon avec un air de dépit.

Mais à ce moment précis, un gros homme entra dans la loge. Gros est un terme encore trop vague. Il était énorme, devait certainement peser au-delà de trois cents livres. Il était revêtu d'un complet gris, taillé selon une mode passée. Le veston s'ouvrait sur une veste sur laquelle brillait une chaîne d'or. Il s'exclama en voyant la femme dans le fauteuil.

– Louise ! Mon Dieu ! Ah ! je vous remercie mademoiselle de vous en être occupée. Quand je l'ai vue venir par ici, j'ai cru qu'elle allait aux toilettes, elles sont tout près, n'est-ce pas ? Je

commençais à m'inquiéter ne la voyant pas revenir. Mais tout est bien puisqu'elle est ici.

Il s'arrêta, fixa la femme de ses gros yeux bruns puis soupira :

– N'est-ce pas affreux ? Je veux dire de boire ainsi ! Je me demande pourquoi elle le fait d'ailleurs, elle n'a aucune raison.

– Vous étiez avec elle ?

– C'est-à-dire que j'étais tout près d'elle. Mon nom est Julius Monet, je suis son oncle. Nous devons nous rencontrer ici mais comme il y avait foule et que nous ne sommes pas arrivés ensemble, nous n'avons pu obtenir une table pour quatre.

– Celui qui était avec elle est parti ?

– Je ne sais pas ! Dites-moi pas qu'il l'a laissée seule, dans un état pareil ! Ah ! les jeunes d'aujourd'hui. De mon temps... une femme était considérée comme une chose fragile. Faut dire également que de mon temps, une femme n'aurait pas bu comme boit Louise. Je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour elle. Si vous

permettez...

Il sortait un portefeuille noir. Diane eut un geste.

– Alors je vais la ramener sur le champ. Ma voiture est à deux pas. Il y a une porte de service ? Je ne voudrais pas traverser le club avec Louise dans mes bras.

Il prenait Louise dans ses mains velues, la soulevait, lorsque la porte s'ouvrit pour une deuxième fois.

Un homme entra. Il était plus jeune celui-là, svelte et bien mis. Il dit :

– Je me charge de Louise si vous permettez.

– Ah ! Vous voilà vous, dit le gros homme sans sourciller. Je ne vous avais pas encore vu mais j'avais la certitude que vous étiez quelque part clans la boîte.

– Vous êtes l'escorte de mademoiselle ? demanda Diane.

Ce fut le garçon de table qui répondit.

– Ce n'est pas lui qui était avec elle,

mademoiselle.

– Louise est une connaissance, je la ramène.

– Pas du tout, fit l'énorme personnage qui ne lâchait pas la jeune femme. Je suis son oncle, vous permettez que je me charge de ma nièce ?

– Vous commencez à m'embêter un peu trop, répondit l'autre. Mais le gros homme partait d'un éclat de rire qui secouait son ventre ridiculement.

– Vous trouvez ? Vous trouvez ? Elle est bien bonne celle-là ! Qu'est-ce que vous pensez que vous êtes pour moi ? Un beau jour, il faudra se réunir autour d'une table et se parler dans le blanc des yeux. Pas maintenant en tout cas.

Et il remettait les mains sur Louise Dubé. L'autre lâchait durement.

– Sortez d'ici. Je viens de vous dire que je ramène Louise.

– Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ? s'écria Diane qui ne comprenait plus. Je commence à me demander si vous, vous êtes son oncle et si vous, vous êtes son ami. En tout cas, je vais régler le problème en ramenant

mademoiselle chez elle moi-même.

– Mais non, mais non, fit le gros homme revenant à charge. Ne vous dérangez pas, puisque je m'en charge.

– Et puis, j'ai une meilleure idée, continua Diane. Mademoiselle Dubé va entrer seule. Toi, ajouta-t-il en se tournant vers le garçon, va me chercher des sels. Allons, vous autres, sortez d'ici.

Diane resta seule avec la jeune femme. Elle lui mouilla les tempes, dégrafa sa robe, attendit qu'elle s'éveille.

Le garçon revenait avec les sels demandés.

– Va chercher du café noir dans la cuisine. Elle a pris une de ses brosses !

Sous les sels, Louise Dubé tressaillait, toussotait légèrement. Elle eut un haut le cœur et se leva pour vomir. Diane la conduisit jusqu'à un lavabo dans un angle de la loge.

– Bon... ça ira mieux après ça... Respirer encore. Vous devez avoir tout un mal de tête ! Venez vous étendre à présent. Vous savez que

vosre ami est parti ? Il a eu le front de vous laisser seule.

Puis, répétant la phrase du gros homme, Diane dit :

– Pourquoi buvez-vous tant aussi ?

– André a pu sortir ? Tant mieux.

– Comment tant mieux ? Vous voulez dire que c'est vous qui avez dit à votre escorte de s'en aller ?

– Oui... c'est moi ?

– Mais pourquoi...

– Aie ! Ma tête ! Il faut que je rentre chez moi.

– Vous allez attendre au moins d'être capable de vous tenir sur vos deux jambes.

– Non, je veux partir tout de suite.

Elle se levait, faisait un geste gauche pour agraffer sa robe, titubait jusqu'au miroir.

– Mon peigne, j'ai perdu mon peigne... s'écria-t-elle en mettant une main dans ses cheveux.

– Un peigne noir avec des petites perles ? Vous l’aviez tout à l’heure. Il a sûrement tombé par terre, dit Diane. Mais le peigne était nulle part.

– Vous êtes sûre ! Vous êtes sûre que je l’avais tout à l’heure.

– Mais oui, fit Diane.

– Mon Dieu ! Mon peigne !

Elle s’affolait. Son visage se contrefaisait.

Surprise, Diane demanda :

– Il avait de la valeur ?

– De la valeur ? Vous me demandez s’il avait de la valeur. Les perles dessus, c’étaient des vraies. Vous m’entendez : des vraies. Il était estimé à au moins deux mille dollars.

Toutes deux, elles inspectèrent la loge avec minutie. Mais le peigne demeura introuvable.

Louise Dubé regarda Diane, avec un air soupçonneux.

– Vous ne l’auriez pas pris par hasard ? Je vais téléphoner à la police.

– Téléphonnez à qui vous voudrez, répondit Diane vertement, mais je vous jure que je n’y ai pas touché.

– Alors je l’aurai perdu dans le club. Il faut y aller tout de suite. Peut-être que personne ne l’a vu encore.

– Mais non, fit Diane, je suis sûre que vous l’aviez tout à l’heure. Ce n’est pas le garçon de table qui l’a pris, il ne connaît rien dans les perles. C’est sans doute un des deux hommes qui sont venus ici tout à l’heure.

– Deux hommes ? Deux hommes sont venus ici ?

– Oui, ils voulaient vous ramener. Je me suis opposé. Il me semble à présent que j’ai bien fait.

– Y en avait-il un gros ?

– Oui.

– Ah...

Diane dut se précipiter vers Louise Dubé qui défaillait.

– Un gros ! Vous dites un gros ? Avec un

complet gris ?

– Mais oui...

– Il voulait m’amener avec lui ?

– Oui.

– Merci, mademoiselle, dit Louise Dubé, dont les yeux s’étaient emplis de larmes. Vous m’avez sauvé la vie, je crois.

– Il se disait votre oncle. Vous croyez que cet homme veut vous tuer ?

– Celui qui était avec lui était-ce une jeune homme blond, avec de grosses lunettes ?

– Mais non, fit Diane. Deux hommes sont venus ici à tour de rôle pour vous ramener chez vous mais ils n’étaient pas ensemble. Le second ne correspond pas à la description que vous me donnez. Il était grand, noir, bien mis. Il ne portait pas de lunettes.

– Je ne le connais pas... Un autre, un autre qui me poursuit.

– Pourquoi ne me dites-vous pas ce qui se passe ? demanda Diane, peut-être que je pourrais

vous aider.

– Non, non. Personne ne peut m’aider. Merci, mademoiselle. Et puis, il faut que je rentre chez moi. Merci encore une fois.

Elle se levait, se dirigeait vers la porte d’un pas encore mal assuré.

– Je vous accompagne jusqu’au taxi au moins.

– Vous êtes bien aimable.

L’air frais de la nuit raviva Louise Dubé. Elle serra la main de Diane tout en esquissant un sourire frêle puis se dirigea vers un taxi stationné à quelques vingt pieds de la porte du club.

Diane la regarda marcher, haussa les épaules. Cette fille l’intriguait mais elle n’allait pas se plonger dans une nouvelle affaire. Seul, Monsieur Victor comptait à présent. Elle allait pénétrer dans « Le Petit Cochon Bleu » lorsqu’un cri perçant la fit tressaillir.

Il ne lui fallut qu’un coup d’œil pour voir ce qui se passait. Louise Dubé se débattait, aux prises avec un petit homme brun dont les yeux étaient bridés. Il l’entraînait vers une voiture

noire au volant de laquelle était une femme, également brune. Un autre cri d'angoisse de Louise Dubé décida Diane de passer à l'action.

Elle tomba sur l'assaillant de la jeune femme avec une rapidité inouïe. Ce dernier, décontenancé, dut se retourner pour faire face à son nouvel adversaire et il lâcha la main de la jeune femme qui en profita pour s'enfuir de toute la vitesse de ses deux jambes.

Diane bataillait ferme. Le petit homme, elle le voyait bien à présent. C'était un asiatique mais pas un Chinois, pas un Japonais. Un Phillipin peut-être... ou quelque chose du genre. À un moment donné il allongea un coup de pied à l'aventurière et celle-ci vacilla au moment où son ventre s'emplissait de douleur. Elle se relevait, vaillante, lorsque le klaxon de la voiture noire appela le petit homme. Diane resta sur le trottoir à regarder fuir l'automobile.

– Diane ! Diane ! Qu'est-ce qui t'arrive ?

Mimi qui était sortie pour prendre l'air avait assisté au dernier moment de la lutte.

– Rien. Tu veux un café ? Allons quelque part.
La danseuse écouta bouche bée le récit que lui faisait Diane des incidents de la soirée.

– Mais qu'est-ce que tout le monde veut à cette pauvre fille ?

– Je vais le savoir dans cinq minutes.

– Hein ?

– Tu penses pas que je vais lâcher comme ça. Je me rends immédiatement rue Jeanne-Mance. On va voir ce qu'on va voir.

– Moi, je n'y vais pas en tout cas.

Diane rit.

– Peureuse. Et puis, il faut que tu restes pour le spectacle de deux heures. Pas mal ton petit numéro de tout à l'heure. Si Monsieur Victor te voyait, je suis sûre qu'il voudrait en savoir davantage sur ton anatomie intime.

II

– Vous ici, s’écria Louise Dubé en roulant des yeux remplis de stupeur.

Diane, nue comme une naïade, venait de faire son apparition dans la chambre de la jeune femme. Il était dix heures du matin et le soleil, vigoureux, qui entrait par la fenêtre dont on avait pas tiré les rideaux, allumait la chevelure rousse de l’aventurière, rendait d’une blancheur éclatante sa peau lisse ; ainsi, Diane faisait penser à une amazone sortie d’un livre de légende, à une divinité des bois, à quelque fée échappée.

– J’ai couché sur le sofa. Je suis pleine de courbatures. Vous pensez pas que j’étais pour vous laisser entrer seule ici après les petites péripéties de la nuit passée ? À moins que je ne me trompe dans le moment, une police d’assurance sur votre vie serait un très mauvais placement, mademoiselle. J’ai pas eu de difficulté

à crocheter la serrure de la porte. Vraiment, vous êtes très imprudente ; on peut entrer ici comme dans un moulin. Vous permettez que je prenne une douche ? Vous avez bien dormi ? Après ce que vous aviez bu, c'est normal. Moi aussi d'ailleurs après que j'eus prévenu la police...

– La police !

– Qu'un individu rôdait autour de la maison. La patrouille s'est installée à demeure devant votre maison. Avec deux agents dans la rue et moi dans votre boudoir, vous étiez en parfaite sécurité. Qu'est-ce qu'on a pour déjeuner ?

Louise Dubé regardait Diane avec effarement. Celle-ci s'était assise sur le rebord du lit et lui souriait de toutes ses dents.

– Vous avez de l'eau chaude j'espère ? Me prêteriez-vous une robe de chambre ?

– Dans le premier tiroir.

– Vous pouvez mettre les œufs dans la poêle, deux pour moi.

Diane chanta sous l'eau glacée. Au sortir de la douche, elle se frotta jusqu'à ce que son corps

devint rosé comme une fleur. Elle se couvrit de la robe de chambre blanche puis pénétra dans la cuisine avec un air de parfait contentement.

– Hum... ça sent bon. Mettons-nous à table.

– Mademoiselle...

– Si vous voulez, nous parlerons plus tard, j'ai une faim de loup.

Elles mangèrent en silence et pendant toute la longueur du repas, Louise Dubé garda ses yeux accrochés au visage de l'aventurière.

– Bon, fit Diane en s'allumant une cigarette et en approchant son café. Maintenant, si nous parlions...

– Je ne veux pas que vous vous mêliez à ça...

– Craignez-vous pour moi ?

– Peut-être... Oui, si vous voulez.

– Alors laissez-moi vous dire que vos scrupules vous font honneur mais qu'ils sont parfaitement inutiles. Je n'ai pas la moindre intention de vous laisser assassiner. Qui est le gros homme ?

Louise Dubé frémit à la pensée de celui qui avait voulu l'enlever.

– Je ne sais pas.

– C'est pas riche comme début, prononça Diane avec un petit air déçu. Vous avez parlé d'un petit blond à lunettes ?

– Ils sont toujours ensemble d'habitude.

– Qu'est-ce qu'ils vous veulent.

– Je ne sais pas. Ils me suivent partout où je vais. Il y en a toujours un qui me guette quand je sors.

– Donc, ils seront faciles à retrouver, lança Diane, avec satisfaction. L'autre ? Vous dites ne pas le connaître ?

– Celui qui a voulu également me ramener ici ? Non, je ne le connais pas.

– Passons à celui qui vous a attaquée dans la rue.

– Je l'ai déjà vu. Il me suivait comme les deux autres. Mais je ne sais pas pourquoi.

– C'est quelque chose comme un Chinois.

- Il me semble, oui.
- Et la femme ?
- Quelle femme ?
- La femme qui était au volant de l’auto noire ?
- Je ne l’ai pas vue.
- Ouais ! fit Diane en torchant ses cheveux humides. Pour dire qu’on avance, on recule. Enfin, nous avons toujours un indice.
- Un indice ? Que voulez-vous dire...
- Le peigne d’ivoire. Le peigne de deux mille dollars. Le gros ou l’autre, un des deux l’a volé. Donc, il en connaissait la valeur. Ce n’est pas uniquement pour ce peigne que l’on vous tracasse mais ce fameux peigne y est pour quelque chose. Excusez-moi Louise, vous permettez que je vous nomme Louise ?
- Mais bien sûr.
- Aussi gentille que vous êtes, si j’en juge par votre intérieur, vous ne m’avez pas l’air d’une personne qui a les moyens de se payer une parure

de deux mille dollars.

– Ce peigne est un cadeau.

– De qui ?

– Vous est-il bien nécessaire de savoir ?

Diane eut un air tout à fait outré.

– Comment, vous voulez que je vous aide et vous ne me fournirez pas votre entière collaboration. D'ailleurs, la preuve que ce peigne a une importance, est que vous refusez d'en parler. Faites un petit effort, voulez-vous ?

– Je ne vous ai pas demandé de m'aider...

– Ah ! ça c'est trop fort ! fit Diane, réellement vexée. Oubliez-vous que si ça n'avait pas été de ma petite intervention d'hier soir, il se pourrait fort bien que vous soyez morte ce matin ?

– Je vous demande pardon. Je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour moi... mais je préfère me défendre toute seule.

– Comme vous le voudrez, dit Diane en se mettant rapidement sur ses jambes. Je file. Une chose, pourquoi n'informez-vous pas la police de

ce qui se passe ?

– Vous n’êtes pas sérieuse !

– Ah... c’est comme ça. Mademoiselle a un petit péché à cacher. Vous avez raison : je devrais me mêler de ce qui me regarde. Bonjour.

Diane se défit de sa robe de chambre, enfila vivement sa culotte noire, son soutien-gorge, son slip. Elle allait passer sa robe lorsqu’elle entendit Louise crier.

– Que se passe-t-il ? demanda-t-elle en se précipitant dans le vivoir.

Louise, blanche comme une morte, s’éloignait de la fenêtre.

– Il est là, dit-elle, il est là, comme toujours.

– Qui ?

– Le petit blond.

– Ah... Le petit blond, dit Diane en écartant le rideau de guipure.

En effet, face à la maison, de l’autre côté de la chaussée, se trouvait un homme revêtu d’un imperméable bleu marine et d’un feutre gris.

– Vous êtes sûre que c’est lui ?

– Oui, absolument sûre.

– Enfin, ça ne me regarde pas, n’est-ce pas, dit Diane en attrapant sa robe qui était restée sur un fauteuil. Vous êtes capable de vous débrouiller toute seule.

Louise Dubé semblait sur le point de faire une crise d’hystérie. Elle regarda Diane avec des yeux suppliants.

– Si je vous parle, si je vous dis la vérité, vous m’aidez ? Vous me jurez que vous garderez le secret pour vous et surtout que vous n’irez pas à la police.

– Je vous le promets.

– Bon... alors je vais tout vous raconter. Vous prenez un whisky ?

– Il est un peu tôt pour moi.

Louise se versait trois doigts d’alcool. Puis trois autres. Ses yeux s’allumèrent presque aussitôt après qu’elle eut avalé le second verre.

– Cela remonte assez loin. J’ai vingt-neuf ans. J’en avais vingt-quatre dans le temps. J’étais mariée depuis un an.

– Ah ? Mariée... fit Diane vivement intéressée.

– Louise Boisvert est mon vrai nom. Dubé est le nom de mon mari.

– Vous êtes séparés ?

– Mais non. Attendez que je vous dise. Jacques et moi n’étions pas heureux. Mon malheur était celui de bien des femmes... vous me comprenez ? Jacques était gauche, il ne savait jamais comment me prendre. Je n’ai jamais connu les joies physiques de l’amour... avec lui.

– Ah... vous ajoutez avec lui.

– C’était fatal que j’aime Roger Leclerc.

– Roger Leclerc ?

– Un garçon que Jacques et moi avions rencontré dans un bar. Il était à peu près de mon âge, donc dix ans plus jeune que mon mari. Mais quel homme ! Si vous l’aviez vu au côté de Jacques.

– Oui, oui, fit Diane un peu dégoûtée.

– Ce soir-là, mon mari, ivre, lui raconta sa déception d'époux tandis que j'étais dans la salle de repos du bar. Est-ce pour cela que Roger s'intéressa à moi ? Il me jura que non par la suite. Je ne saurai jamais. Mais cela n'a aucune importance, n'est-ce pas ?

– Vous êtes devenue sa maîtresse ?

– De la façon la plus naturelle du monde. Roger conduisait la voiture de mon mari qui était ivre-mort. Il le coucha dans son lit. Moi, j'avais un peu bu. Suffisamment...

– Pour que vous ne puissiez résister à cet entreprenant, alors que votre mari dormait dans la chambre voisine, je suppose. Elle n'est pas très jolie votre histoire, Louise.

– Je sais... Je voulais rompre mais en fut nettement incapable. Roger m'apporta ce que mon mari n'avait jamais su me donner. Par lui, je devins une femme comme les vraies femmes. Fut-ce de la reconnaissance, je l'aimai follement au point de le recevoir dans des conditions

périlleuses.

– Et votre mari s’aperçut de la chose ?

– Naturellement.

– Que fit-il ?

– Il me battit sauvagement. Croyez-vous qu’il allait s’en prendre à Roger ? Non. D’ailleurs Roger en aurait fait deux bouchées.

– Avez-vous revu votre amant ?

– Naturellement, puisque Jacques refusait de m’accorder une séparation. Je revis Roger. Jacques ne s’en souciait plus. Il se contentait de boire et de cogner sur moi. Roger n’en pouvait plus. Alors un soir, il le guetta au coin d’une ruelle...

– Pour lui donner une leçon.

– Pour lui tirer quatre balles dans le corps.

– Mon Dieu !

– Il fut arrêté sur le fait par une patrouille qui passait. Il fut amené à son procès. Il plaida crime passionnel. Il déclara que j’étais sa maîtresse.

– Vous l’avez admis devant la cour ?

– Non...

– Comment non ! s'écria Diane.

– Je n'ai pas pu. Songez au scandale. Ma vieille mère vit encore. J'ai un peu de famille qui me reste. J'ai nié avoir été la maîtresse de Roger, j'ai déclaré que je ne l'avais jamais vu de ma vie.

– Mais c'est un parjure !

– Alors les choses se compliquèrent. L'avocat de la couronne fit part au jury du dossier chargé de Roger. Je ne savais pas cela. Roger, malgré son jeune âge, était un repris de justice. Il avait exercé tous les rackets imaginables, avait été arrêté pour une multitude de délits. On supposa alors qu'il avait voulu voler mon mari et qu'il avait inventé cette histoire de maîtresse pour se sauver de la corde. Or, comme mon mari est bijoutier et qu'il lui arrivait d'apporter des pierres à la maison...

– Je comprends. Il en avait sur lui ce soir-là ?

– Oui.

– On a cru que c'était une affaire montée, donc meurtre avec préméditation et on l'a envoyé

à la potence.

– Oui, dit Louise en frissonnant.

– Et vous n’avez pas parlé ?

– Non.

– Mais savez-vous malheureuse que votre témoignage l’aurait peut-être sauvé. Si vous aviez avoué que Roger était votre amant, la mort aurait été un crime passionnel, sans préméditation et Roger votre amant, n’aurait peut-être pas été pendu. Il aurait eu l’emprisonnement pour la vie... Vous l’avez tué par votre refus de témoigner, vous êtes responsable de sa mort.

– J’ai voulu... j’ai essayé mais je n’ai pas pu.

– Et le peigne.

– Il me l’avait donné... après une nuit particulièrement enivrante.

– Il vous a dit ce qu’il valait ?

– Oui.

– Vous ne vous êtes pas inquiétée de sa provenance ?

– Il m’a dit qu’il avait appartenu à sa mère

autrefois.

– Cela ne vous a pas paru singulier qu’il vous fasse un cadeau de cette valeur ?

– Il m’aimait à la folie.

– On ne peut pas dire que ça lui a profité.

– Pensez-vous que j’ai été heureuse... après, s’écria Louise Dubé les larmes pleins les yeux. J’aimais Roger...

– Pas assez pour lui sauver la vie.

– Je me suis payé tous les hommes que j’ai pu, toute la boisson aussi. Mais je n’ai jamais oublié. Avec l’assurance que me laissait mon mari, j’ai voyagé par le monde... sans jamais réussir à oublier.

– Depuis combien de temps êtes-vous revenue à Montréal ?

– Un mois.

– Et les hommes qui vous suivent ?

– Ils sont derrière moi depuis deux semaines.

– Et vous ignorez absolument pourquoi ?

– Oui.

– Je me demande si je vais vous aider, fit Diane. Je comprends que vous craignez que j’aïlle à la police. Votre parjure vous coûterait cher.

– Vous avez juré de vous taire et de m’aider.

Diane allait répondre lorsque le téléphone sonna. C’était Mimi.

– Diane... Il faut que tu viennes au club sur le champ, il y a la police.

– La police, mon Dieu, pourquoi faire ? Pas pour hier, j’espère ?

– Non, pour mes danses. Ils trouvent que c’est encore trop osé. Tu descends.

– Qu’est-ce qu’ils veulent donc ? Que tu danses en froc de moine ? Je descends.

– Bougez pas d’ici, Louise, fit Diane en sortant de l’appartement. Un petit embêtement à régler et je reviens. L’autre est-il toujours dans la rue ?

– Non, fit Louise après un coup d’œil.

– Comme ça vous n’avez rien à craindre.

Diane sortit de la maison, franchissait le seuil de la porte lorsqu’elle ressentit une vive douleur à la tête. Elle tituba puis la nuit se fit en elle.

Lorsqu’elle s’éveilla, un gros homme se penchait sur elle avec bienveillance

– Mademoiselle Roy... vous allez mieux ? Je suis vraiment désolé, mais que vouliez-vous que je fasse d’autre ? Allons buvez cela.

L’alcool, qui était médiocre, fit mal à Diane.

Le petit blond à lunettes se tenait devant une porte. Diane regarda autour d’elle et se trouva dans une chambre infecte.

– Qu’est-ce que vous me voulez ? demanda-t-elle d’une voix douloureuse. Vous allez me payer ce que vous m’avez fait.

– Calmez-vous, reprit la grosse masse de chair. Ne me suis-je pas excusé. Cette idée aussi que vous avez de vous mêler des affaires des autres.

– Mimi...

– Elle vous a téléphoné, n'est-ce pas. J'étais là, avec mon revolver. Il fallait que je vous sorte de la maison. Aussitôt que Bébé me téléphona pour me dire que vous étiez ici, j'ai couru là-bas, à l'appartement de mademoiselle Dubé.

– Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

– Mais rien, rien je vous assure.

– Vous ne croyez pas que je vais avaler cela ?

– Louise Dubé n'était plus dans son appartement.

– Quoi ?

– Mais oui, elle avait pris la fuite.

– Heureusement qu'elle ne m'a pas écouté. Je lui avais dit de m'attendre.

– Vous allez me dire où elle se trouve à présent.

– Mais je ne le sais pas, répondit Diane.

– Vraiment.

– Puisque je vous le dis.

– Je ne vous crois pas, mademoiselle Roy.

– Libre à vous.

– Et libre à vous de subir le traitement favori de Bébé tandis que je vais monter le guet autour de l'appartement de Louise.

– Mais puisque je vous dis que je ne sais pas où elle est ?

– Vous remarquerez que vous avez les mains liées.

Diane frémit. Qu'est-ce que le petit blond à lunette allait lui faire ?

– Bon, je m'en vais là-bas, Bébé, fit le gros homme à l'intention de ce dernier. Tâche de délier la langue de notre petite prisonnière durant ce temps.

La porte claqua et Diane entendit le pas du gros homme décroître.

– Alors tu parles, Diane, fit Bébé en s'approchant de Diane. Tu me dis où se trouve Louise ?

– Je ne le sais pas.

Alors il la gifla avec une telle force qu'elle en resta étourdie.

III

Diane sentait que ses lèvres étaient épaisses. Un œil, le droit, lui faisait mal. Bébé, assis devant elle, la regardait avec un air cynique. Il disait :

– Faut pas t’assommer, n’est-ce pas, ma belle, car après ça, tu ne parlerais pas. Tu en veux encore une autre ? Non ? Tu parles ? Tu es mieux de te dépêcher car sans ça je vais être obligé de recourir aux grands moyens. Alors... où est Louise ?

Bien plus que ses lèvres, que son œil, ses poignets lui faisaient mal, tellement, qu’elle aurait pu croire qu’elle était attachée avec des cordes brûlantes.

Un effort lent et continu lui avait permis de faire passer les liens de la hauteur des poignets à celle des paumes et elle tordait ceux-ci impitoyablement afin de se libérer. Quelques fois, sa tentative lui arrachait des gémissements mais

Bébé croyait qu'il en était le responsable.

– Bon, dit-il, et moi qui croyais que tu allais être gentille ! Puisqu'il le faut, il le faut n'est-ce pas ? Et tu n'auras que toi-même à blâmer par la suite. Peux-tu t'imaginer ce qu'on peut faire avec une cigarette ?

Diane eut un sursaut d'horreur tandis que Bébé, avec une lenteur étudiée, faisait sauter les boutons de sa robe hors de leurs boutonnières.

La corde était à mi-chemin, au milieu de ses paumes. Encore un petit effort et elle serait libre, libre en tout cas de se défendre. Bébé l'examinait avec un œil effronté.

– Dommage qu'il faille abîmer tout ça !

Il approchait une cigarette alors que la corde glissait, glissait...

Au moment où Diane commençait à ressentir une légère brûlure, la corde passa jusqu'à ses doigts. Enfin ! Elle se leva d'un bond, agrippa la main de Bébé, celle qui tenait la cigarette, et la tordit jusqu'à ce qu'elle touche la joue de celui qui la tenait.

Bébé hurla de douleur. Tandis qu'il essayait vainement de s'arracher à la cigarette qui, comme une bête féroce et intraitable suivit le mouvement de sa tête, Diane lui allongeait un coup de pied qui atteignait le plexus-solaire, lui faisait lâcher un « han » le pliait en deux. Ainsi prostré, Bébé était à la merci de l'aventurière ; elle le fit voler dans la pièce et sa tête alla se fracasser presque sur le mur.

Dehors, Diane héla un taxi et se fit conduire au Petit Cochon Bleu. La nuit commençait à tomber. Mimi l'attendait avec impatience

– Mon Dieu ! s'écria-t-elle lorsqu'elle vit le visage tuméfié de l'aventurière. Mon Dieu ! Qu'est-ce qui t'arrive ?

– Un gros homme est venu ici, n'est-ce pas ? Il t'a fait téléphoner ?

– Oui. Je ne voulais pas ! Je savais qu'il t'arriverait malheur. Mais il avait un revolver. Alors...

– N'en parlons plus. Mets ton manteau et viens avec moi.

– Où allons-nous ?

– Que t’importe ? Viens... puisque je te dis que j’ai besoin de toi.

Diane se faisait conduire devant l’appartement de Louise Dubé. Espérait-elle retrouver le gros homme, ou encore la femme et son compagnon, ceux qui avaient voulu enlever la jeune femme, devant le club ?

La rue était déserte. L’appartement n’était pas éclairé.

– Tu restes sur le palier, Mimi, tu interdis quiconque de se rendre à l’appartement numéro huit.

– Mais...

– Avec ça...

– Oh !

– Prends-le et tire au besoin.

– Tu montes là-haut ?

– Oui.

– Tu n’as pas peur ? demanda Mimi que le courage de Diane renversait. Tu montes, sans

arme ?

– Je te jure que l'appartement est vide. Je veux le fouiller. Je cherche à savoir pourquoi tous ces gens sont à la poursuite de cette femme. Il n'y a aucun danger pour moi. En autant que tu fais ce que je te dis.

– Mais j'ai peur...

Diane réprima un mouvement de lassitude.

– Allons monte, poule mouillée, tu surveilleras la porte.

Avec surprise, Diane constata que la porte n'était pas fermée à clef. Le gros homme n'ayant pas trouvé Louise dans l'appartement aurait-il été obligé de partir d'une façon intempestive ?

Elle vit de la lumière et comprit qu'il y avait quelque chose d'anormal rien qu'à voir le visage livide de Mimi.

– Regarde... murmura celle-ci.

Il y avait un cadavre dans le vivoir. Diane reconnut le petit homme brun aux yeux bridés qui avait voulu enlever Louise Dubé. Il était couché sur le dos et le sang coagulé faisait une tache

noirâtre sur sa poitrine.

– Il est mort ! dit-elle en se relevant. Surveille bien, Mimi, je vais le fouiller.

– Quoi ! Tu vas lui toucher.

– C’t’affaire ! Contente-toi de faire ce que je te demande.

Diane mettait le portefeuille dans sa bourse.

– Quelqu’un monte, dit Mimi avec effroi.

– Éteins ! La porte est fermée ?

– Oui.

– Alors cache-toi quelque part.

On frappait.

– J’ouvre, dit Diane. Tu n’as qu’à pas bouger, Mimi. Donne le revolver.

On frappait de nouveau.

Diane tournait la poignée de la porte. L’homme qui se trouvait là était le gros personnage qui l’avait fait enlever un peu plus tôt dans la soirée. Il eut un haut le corps en apercevant la jeune femme, mit la main dans sa

poche et jugea sans doute que c'était inutile en apercevant le revolver que tenait Diane. Il se retourna d'un bond et voulut fuir mais Diane était déjà sur lui.

– Bougez plus ou je tire.

Il se retournait et il souriait :

– Mademoiselle Roy. Mademoiselle Roy ! Quelle étonnante surprise. Vous, ici ? Mais comment avez-vous pu vous glisser hors des pattes de Bébé. Vous qui étiez attachée ! Ça tient presque du miracle.

– Je devrais vous tuer pour ce que vous avez fait.

– Voyons, mademoiselle, ne soyons pas si rancuniers. À la guerre comme à la guerre pas vrai ? C'est Bébé qui vous a fait ça ? ajouta-t-il en désignant le visage de l'aventurière. Ah... si seulement vous ne vous étiez pas entêtée.

– Je ne sais pas où se trouve Louise. Assoyez-vous.

Le gros homme eut un haut le corps lorsqu'il aperçut le cadavre.

– Mon Dieu ! Vous n’y allez pas de main molle, mademoiselle Diane.

– Parce que vous croyez que c’est moi qui ai fait ça.

– Ce n’est pas moi en tout cas.

– Vous êtes venu ici ?

– Comme j’ai eu le plaisir de vous l’apprendre... mais je ne suis pas monté. Je suis resté flanqué derrière un arbre à guetter l’arrivée de Louise Dubé.

– Qu’est-ce qui me dit qu’après m’avoir quittée, qu’après m’avoir laissée entre les mains de votre charmant complice, vous n’êtes pas monté ici pour attendre le retour probable de Louise... et que vous n’êtes pas tombé sur cet homme qui est également à sa recherche.

– Mais rien ne vous le dit, mademoiselle.

– Vous nous avez vu monter ?

– Mais oui... Je n’ai pas de bons yeux. J’ai cru que c’était Louise qui revenait avec une compagne.

– C’est pour cela que vous n’avez pas hésité à frapper.

– Si j’avais su ce qui m’attendait.

– Qu’est-ce que vous lui voulez à Louise ?

– Moi ?

– Vous et les autres.

– Moi, je veux sa fortune. Quant aux autres, je ne le sais pas.

– Que voulez-vous dire, sa fortune ?

– Permettez que je garde ce petit secret pour moi-même...

– Voulez-vous que je vous fasse ce que votre Bébé a voulu me faire ?

– Le petit truc de la cigarette ? Vraiment Diane, je ne crois pas que vous en auriez le courage. Et puis, mon anatomie n’est pas aussi bien doué que le vôtre pour permettre ce genre de torture. Baissez-moi ce revolver... vous risquez de blesser quelqu’un.

Folle de rage, Diane en asséna un coup au gros homme. Le sang se mit à gicler sur le champ.

– Vide tes poches.

Il levait les bras au ciel. Il essayait de prendre son revolver. Diane le frappait de nouveau et cette fois il tombait avec un bruit sourd.

– Fouille-le Mimi. Il est à peu près temps que nous sortions d'ici.

VI

Diane s'était tamponné le visage, appliqué un onguent antiseptique. Elle avait un œil qui rappelait un peu celui d'un boxeur et une bouche qui faisait penser aux négresses à plateau.

– Donc Mimi, il y a cinq hommes à la poursuite de Louise Dubé.

– Cinq ?

– Enregistre. D'abord Julius Monet, le gros, et son associé Bébé. Ensuite il y a la Philippine et le Philippin.

– Les quoi ?

– La femme et le type qui ont essayé d'enlever Louise en face du club.

Elle avait le passeport du mort devant les yeux.

– Lui, il se nomme Marra Kato. Il est natif des Philippines. Mais avant de venir au Canada, il a

fait un long séjour à Tahiti.

– Pourquoi ?

– Quelle question, est-ce que je sais moi !
Donc, Julius Monet et Bébé, Marra Kato et sa
compagne. Puis il y a l'autre.

– Quel autre ?

– C'est vrai, tu ne le connais pas celui-là. Il
était venu dans l'arrière-scène pour enlever
Louise alors que Monet s'apprêtait à s'esquiver
avec elle après m'avoir fait avaler qu'il était son
oncle.

– Ah...

– Un homme de trente ans, aux cheveux noirs,
très séduisant Je suppose que c'est lui qui a tué
Marra Kato dans l'appartement de Louise.

– Mais qu'est-ce qui peut te faire dire cela,
Diane ?

– Procédé d'élimination, ma chère. Qui veux-
tu que ce soit d'autres ? Ce n'est pas Monet, ce
n'est pas Bébé qui était occupé à me refaire un
visage ; ce n'est certainement pas la mystérieuse
partenaire de Marra, donc : c'est lui.

– Mais pourquoi le tuer ?

– Il cherchait Louise. Il a dû tomber sur Marra.

– Possible.

– Ce que j’aimerais savoir, c’est ce qu’ils lui veulent tous et également où elle est rendue. Mimi, j’ai l’impression que si nous ne retrouvons Louise Dubé en moins de quelques heures, nous la retrouverons alors qu’il sera trop tard pour l’aider.

– Ils vont la tuer ?

– J’en suis sûre...

– Mais qui ?

– Le bel homme qui était venu la chercher dans le club. Elle n’est pas avec Monet, elle n’est pas avec la complice de Marra, il faut qu’elle soit avec lui. Si seulement nous avions un indice, quelque chose...

Mais à ce moment précis, comme si le destin s’en mêlait, le téléphone grelotta dans le bureau du Petit Cochon Bleu.

– Allô, oui ?

– Mademoiselle Roy, s’il vous plaît ?

– Elle même.

La voix, féminine, hésitait, comme si l’interlocutrice cherchait ses mots.

– Écoutez, je vous dérange peut-être pour rien, peut-être également que c’est sérieux. Voilà, une femme, accompagnée d’un homme, m’a glissé un papier sur lequel votre nom et le nom du club Le Petit Cochon Bleu étaient écrits. Elle avait des yeux suppliants. J’ai l’impression qu’elle voulait que je vous téléphone.

– Comment est-elle ? demanda Diane d’une voix vive.

– Jeune, jolie, blonde...

– Et lui ?

– C’est un grand, aux cheveux noirs.

– C’est bien lui, j’avais raison ! s’écria Diane.
Qui êtes-vous ?

– Je suis waitress au Café Domino.

– Ils sont partis ?

– Ils viennent justement de quitter.

- Vous avez vu la voiture ?
 - Oui.
 - Décrivez-la moi.
 - Une Chevrolet marron, dernier modèle.
 - Magnifique !
 - J’ai noté le numéro de la licence à tout hasard... La femme me paraissait mal prise et...
 - Je vous revaudrai ça ! Donnez-le moi.
- La serveuse s’exécuta.
- Toi Mimi, fit Diane en raccrochant, tu vas courir au plus proche poste de police et tu vas dire qu’un homme vient d’enlever ta sœur.
 - Quoi ! fit Mimi en se levant debout.
 - Mais oui, ta sœur, tu te nommes Mimi Dubé. Ta sœur a un ami qui est presque un fou lorsqu’il boit, tu comprends ?
 - Non...
 - Pas nécessaire, du moment que tu fais ce que je te dis. Il était ivre et il est parti avec elle. Ta sœur, Louise, vient de te téléphoner du Café

Domino pour dire que son compagnon veut la violer. C'est possible une affaire pareille ! Tu donneras le numéro de licence car elle te l'aura transmise en te suppliant d'informer la police.

– Mais quand la police s'apercevra que tout cela n'est pas vrai, je serai dans de beaux draps, moi ?

– Fais ce que je te dis, hurla Diane, sinon je te fais arrêter pour danse immorale.

– Diane !

– Fiche le camp !

– Et toi ?

– Moi, je cours au Café Domino avec Tony, notre bouncer du club. Nous allons voir ce que nous allons voir !

Mimi sortit non sans avoir protesté une dernière fois.

Diane prévint Tony, un lutteur sur le retour qui s'occupait de faire garder la paix dans le club, et avec lui, elle se rendit au Domino.

– Je veux voir la serveuse qui a téléphoné au

Cochon Bleu tout à l'heure, s'enquit-elle auprès d'une fille de table.

– Vous êtes mademoiselle Roy ?

– Oui. C'est vous ?

– Oui. Mon Dieu ! Vous avez fait vite !

– L'homme qui est avec la femme que vous avez vue et qui vous a donné le message, est un assassin. Maintenant cela vous explique ma diligence.

– Seigneur !

– Quel chemin ont-ils pris ?

– Ils ont pris le pont Pie IX, je les ai regardés partir.

– Merci. Marche Tony.

Au sortir du pont, sur la rive nord de la rivière des Prairies, Diane stoppa un patrouille de la sûreté provinciale qui filait vers l'ouest.

– Pardon, monsieur l'agent, dit-elle, mais vous cherchez une Chevrolet marron ? On vous a informé ?

– Comment, savez-vous ça ?

- C’est ma sœur qui est dedans.
 - Ah...
 - Vous avez trouvé ?
 - Pas encore. Selon certains qui l’auraient vue, elle filait vers Saint-François de Sales.
 - Merci, en avant Tony.
 - Qu’est-ce que vous allez faire ? demanda l’agent inquiet par la mine tragique de la jeune femme.
 - Mais courir après ?
 - Toutes les patrouilles sont alertées. Elle ne peut aller loin.
 - Quand même, c’est bien mon droit de me rendre à Saint-François de Sales, si ça me plaît ?
 - Bien sûr.
 - En avant. Tony.
- Lorsqu’ils eurent quitté la patrouille, Diane lâcha :
- Il faudrait bien mettre la main sur eux avant la sûreté car nous n’aurons pas fini par la suite de

nous expliquer.

À Saint-François de Sales, on avait vu la voiture passer en trombe. Un garagiste avait entendu le chauffeur prononcé le nom de Joliette.

Sous la poussée du pied de Tony, l'automobile bondit comme un coursier sur la chaussée. Maintenant elle filait avec une rapidité inouïe sur la route peu large tandis que les voitures venant en sens contraire se rangeaient pour éviter un tel bolide.

Au bout de quelque temps, Diane perçut le ululement d'une sirène.

– Ça y est, nous sommes derrière eux à présent.

Au moment où Diane aperçut l'auto de la patrouille, il se passa quelque chose de bien curieux. La patrouille, filant à toute vitesse, opéra un virage à vous faire dresser les cheveux sur la tête, pour s'engager dans un chemin cahoteux qui serpentait entre les terres houleuses et pour aboutir à un petit bois. Presqu'au même moment où elle disparaissait, la Chevrolet marron se

dégageait d'un bosquet derrière lequel elle semblait s'être embusquée et prenait la route de Joliette.

– Il a dépisté les flics ! s'écria Diane. Il les a entraînés vers le petit bois pour faire demi-tour une fois qu'ils y seront engagés. C'est notre meilleure chance ! Attrape-le, Tony.

Le conducteur de la Chevrolet ne prévoyant pas une seconde filature avait ralenti la voiture à une vitesse plus normale. Il fut vite rejoint puis dépassé par le lutteur qui s'empressa de barrer la route.

Diane se glissait hors de l'auto, revolver au poing, sommit le conducteur de l'auto de stopper.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ? hurla celui-ci sans bouger de son siège.

– Dehors, commanda Diane. Tony, occupe-toi de lui.

Puis s'adressant à Louise Dubé :

– Sors de là

Ce que la jeune femme s'empressa de faire.

Tony palpait l'inconnu, extrayait de la poche intérieure de son veston un automatique qu'il allégeait de son chargeur.

– En voiture, dit Diane. Tony et l'autre en avant, Louise et moi en arrière...

Puis s'adressant à l'inconnu :

– Un geste de trop et je vous brûle la cervelle. Compris ?

– Pourquoi ne vous mêlez-vous pas de ce qui vous regarde ? prononça-t-il alors d'une voix hargneuse.

– Parce que sans cela, la vie serait aussi plate qu'une route en macadam. Allons, dépêchez-vous avant que la patrouille ne s'aperçoive de son erreur et ne rapplique par ici.

– Ma bagnole ?

– Perdue. Nous ne sommes toujours pas pour la remorquer.

– Vous me paierez ça ?

– Tony, tu pourrais t'arranger pour que je me fasse obéir. Le lutteur au visage de corsaire

s'approcha de l'homme en brassant l'air de ses poings.

– Ça va, fit l'autre. Je monte.

La voiture repartit d'une allure plus bourgeoise cette fois et se rendit jusqu'à Montréal sans encombre.

Lorsque Diane fut assise derrière son bureau au Petit Cochon Bleu, elle dit à Tony :

– Merci... Je te revaudrai ça dans ton salaire. Tu peux me laisser seule à présent car je ne crois pas que j'aurai des ennuis. N'est-ce pas monsieur ?

L'homme haussa les épaules, regarda Tony un moment et ce dernier en profita pour dire :

– Faudrait pas causer d'ennuis à la patronne, n'est-ce pas ?

– Qui parle de faire des ennuis ?

Tony sortit de la pièce.

– C'est vous qui vouliez enlever Louise. Je me souviens de vous. Vous êtes entré au moment même où Julius Monet s'apprêtait à partir avec

elle. Pourquoi ?

– J’ai absolument rien à vous dire ?

– Donne ton portefeuille.

– Elle est trop forte celle-là, aboya l’homme qui, tout en se tenant sur ses gardes, n’était nullement intimidé par Diane Roy. Vous voulez me voler à présent ? Il me semblait bien aussi que vous n’étiez pas une âme charitable. Ça vous donnera pas grand-chose...

– Donne quand même...

Diane happa le portefeuille de maroquin noir que lui lança l’individu assis devant elle, l’ouvrit et après avoir examiné une carte d’identité, elle le remit à son propriétaire par le même procédé.

– Ainsi vous êtes le frère de Roger Leclerc !

– Le frère de Roger ! s’écria Louise Dubé en pâlisant. Roger ne m’avait jamais dit qu’il avait un frère.

– Je suppose que ce n’est pas pour parler que vous l’amenez dans votre, lit ? rétorqua le frère de l’amant de Louise Dubé. Et puis, si je ne m’abuse, je ne crois pas que j’étais son sujet de

conversation favori.

– Qu'est-ce que vous lui voulez à Louise ?

– Ça me regarde !

– Vous vous intéressez aux perles ?

– Aux quoi ?

– Vous m'avez parfaitement compris.

– Seulement à celles qui sont dans votre bouche, ma chère... mais pourquoi me demandez-vous ça ?

– Parce que le fameux soir au club où Louise a pris une cuite et où vous et Julius Monet à tour de rôle avez essayé de l'enlever, elle a perdu un peigne d'ivoire orné de perles de la valeur de quelques deux mille dollars. Quand je dis perdu, j'emploie ce terme très largement car le peigne a été volé soit par vous ou par Monet. À propos, c'est votre frère qui le lui avait donné à Louise.

– De vraies perles, murmura Jean Leclerc en pâlisant, de vraies perles.

– Votre frère ne serait pas allé à Tahiti par hasard ?

– Je... écoutez, je n'ai rien à faire avec Tahiti ou les perles, je n'ai pas volé le peigne.

– Mais vous avez tué Marra ?

– Non ! Je vous le jure.

– Nous le saurons bien. Bougez pas de là.

Diane pesa sur un bouton de l'appareil de téléphone intérieur et Tony, le lutteur, apparut.

– Tony, si tu n'es pas occupé, va donc me chercher tous les journaux qui sont sortis. Apporte-moi également l'automatique que tu as pris à ce monsieur.

– Oui, mademoiselle.

– C'est un quarante-cinq, je crois ? demanda Diane.

– Oui, un quarante-cinq.

Tony revint avec les journaux. Naturellement, il était question de la disparition de Louise Dubé et du cadavre trouvé dans son appartement. Selon une expertise, l'homme dont la sûreté n'avait pu établir l'identité, avait été tué par une balle de quarante-cinq.

– Alors, fit Diane, après avoir fait à haute voix, la lecture de l’entrefilet. On s’explique ? Je vous préviens que je n’hésiterai pas à téléphoner à la police.

– Très bien, on s’explique.

– Prendriez-vous quelque chose pour vous rafraîchir ? Vous semblez en avoir besoin.

– Oui...

– Tony, monte donc un gin pour monsieur. Alors ?

– Ça remonte à loin, fit Jean Leclerc après s’être éclairci la voix.

– Au drame auquel votre frère a été mêlé ?

– Oui.

– Alors, prenez votre temps, nous sommes tout oreille.

– Dans le temps, mon frère et moi entretenions encore des relations que l’on pourrait dire amicales... mais pas tellement. Moi, je suis, j’étais plutôt, employé pour une firme de comptables agréés. Mon jeune frère aurait pu

faire du monde s'il avait voulu, mais, non, il ne voulait pas. Déjà, il était mêlé à tout ce qu'on peut trouver de malhonnête, de malpropre. Un jour, il me dit qu'il venait de tomber sur une affaire d'or.

– Sans plus de détails ?

– Sans plus de détails. Un mois après, il roulait dans l'argent. Grosse voiture, appartement luxueux, train de vie de pacha. Une combine merveilleuse et à toute épreuve, me disait-il. Il fit à l'époque un ou deux voyages à Tahiti.

– Le royaume des perles, émit Diane.

– Je n'ai pas pensé à cela. Puis vint le meurtre de Jacques Dubé. Il était devenu fou, je pense. Tuer un homme, pour une femme... Je crus moi-même le devenir quand je vis que cette femme ne ferait rien pour le sauver, qu'elle le laisserait froidement aller à la potence.

Se retournant vers Louise Dubé, il ajouta :

– Si seulement vous aviez dit qu'il était votre amant...

– Je ne pouvais pas, je ne pouvais pas...

– Vous avez préféré qu’il soit exécuté plutôt que de perdre la face devant votre monde.

– Continuons, fit Diane, voulez-vous ? Nous reparlerons de cela plus tard.

– J’essayai à l’époque de voir Louise Dubé... mais un détective montait la garde devant sa maison. Impossible ! Je voulais la voir pour l’obliger à témoigner au procès de mon frère. Sitôt le procès terminé, elle n’attendait même pas la pendaison, partait en voyage avec l’argent que lui procurait l’assurance de son mari défunt.

– J’ai voyagé partout, dit Louise Dubé. Je n’ai jamais pu oublier. Je suis même allée à Tahiti.

– Ah ! Tahiti ! Il y a longtemps ?

– C’est le dernier endroit que j’ai visité avant de revenir au Canada.

– Fort bien, fit Diane dont les yeux brillaient.

Elle ajouta :

– Et qu’est-ce qui vous est arrivé à Tahiti, Louise ?

– Mais rien... répondit cette dernière étonnée.

– Il vous est arrivé quelque chose à Tahiti, rétorqua Diane d’une voix dure. Il le faut. Peut-être est-ce un incident bénin, peut-être un détail sans importance, pour vous, mais qui a été une révélation pour d’autres. Où étiez-vous à Tahiti ?

– Papeete.

– Vous y avez rencontré des hommes ?

– Oui, fit Louise en baissant quelque peu la tête.

– Dans un bar, je suppose ?

– Oui.

– Et vous avez parlé de Roger Leclerc.

– Oui, oui.

Le visage de Louise Dubé s’éclairait.

– Je me souviens à présent. Je buvais dans un bar, lorsqu’un homme s’approcha de moi. Il m’offrait à boire. J’acceptai pour entrer en conversation avec lui car je m’ennuyais à mourir. Je songeais que Roger m’avait déjà dit qu’il était allé à Tahiti. Peut-être que cet homme-là l’avait connu. Curieusement, il s’intéressa à mon peigne,

jura l'avoir vu, ou sa réplique quelque part. Je lui dis qu'il m'avait été donné par Roger Leclerc et il s'intéressa tout de suite à Roger. De par la description qu'il m'avait fourni, il l'avait bien connu. Nous parlâmes de Roger... je lui racontai comment il était mort. Nous bûmes beaucoup. Nous ne nous quittâmes que le lendemain matin.

– Passons les détails érotiques, fit Diane.

– Le lendemain, je prenais le bateau pour le Canada.

– Entraînant à votre suite Julius Monet et Bébé, Marra Kato et sa complice.

– Je ne les ai pas vus à bord.

– Peut-être ont-ils pris l'avion, peut-être ne sont-ils aperçus de votre départ que plus tard ?

– Vous êtes sûre que Monet et Bébé, que Marra Kato étaient à Tahiti ?

– Absolument, fit Diane. J'ai pris le passeport de Marra dans sa poche, celui de Monet, après que je l'eus assommé dans la chambre de Louise. Maintenant à vous, monsieur Leclerc.

– Moi ?

– Pourquoi avez-vous tué Marra ?

– Moi ? Je...

– Et puis, pourquoi ne pas commencer par le commencement ? fit Diane. J'étais avec Louise et Mimi, talonnée par Julius Monet qui la menaçait de son revolver, me faisait sortir de l'appartement de Louise où Bébé me cueillait, pour venir lui-même cueillir la jeune femme.

– Aussitôt après ton départ, fit Louise, j'eus peur et décidai de m'enfuir.

– Moi, fit Leclerc, qui semblait s'intéresser à la reconstitution des faits, je me rendais à l'appartement pour trouver Louise. J'avais appris son arrivée par le journal, je voulais me venger de ce qu'elle était responsable de la mort de mon frère. C'est pour cela d'ailleurs que j'étais sur sa trace et que je m'étais aperçu qu'un gros homme la suivait sans relâche.

– Dans l'appartement, lui souffla Diane.

– Il n'y avait personne. Je résolus de l'attendre. Marra survint. Aussitôt qu'il me vit, il plongea la main dans sa poche. Je fus plus rapide

que lui. Je vous jure que je l'ai tué pour épargner ma propre vie.

– Bon, fit Diane, nous savons ce que vous vouliez à Louise et comment Marra Kato est mort. Je me demande ce que Julius Monet et Kato lui voulaient, eux. C'est certainement en rapport à votre frère et à des perles.

– Quelque chose d'étrange m'est arrivé il y a deux ans, fit Leclerc.

– Ah !

– Un homme, que mon frère avait connu en prison, peu avant son exécution, vint me voir. Il avait un message pour moi.

– Lequel ?

– Jusqu'au dernier moment il avait cru que Louise Dubé fléchirait, qu'elle le sauverait de la pendaison. À la toute dernière minute, voyant qu'il allait mourir, en passant devant la cellule d'un copain, il lui souffla un mot, un seul : Windhuiss...

– Mais je connais, cria Louise Dubé en devenant blanche comme une morte. Je connais.

C'est le nom d'une villa d'été qui nous appartenait, à mon mari et moi, avant la tragédie. Windhuiss est un mot allemand ou suédois qui veut dire : La maison dans le vent. La maison que nous possédions était située sur une pointe au lac Noir et un vent la battait jour et nuit. Je n'y suis jamais retournée.

– Vous y aviez fait l'amour avec Roger ? demanda Diane.

– Oui, fit Louise Dubé d'une voix blanche.

– Alors... il nous faut aller là-bas, répliqua Diane. Dites-moi monsieur Leclerc... voulez-vous toujours venger votre frère ?

– Oui, fit Jean Leclerc en tournant des yeux pleins de haine vers Louise Dubé. Si ce n'était pas de cette femme, il serait vivant aujourd'hui.

– Et en prison pour le reste de ses jours, ce qui ne serait guère mieux. Je vous propose autre chose. Un marché, un pacte, qui vous sera profitable autant qu'il le sera à mademoiselle Dubé. D'ailleurs, vous n'avez pas le choix.

– Je vous écoute, grinça Leclerc.

– Voilà. D’abord, le silence le plus formel sur la mort de Marra Kato. Comme personne ne sait que vous êtes de près ou de loin mêlé à ce qui concerne Louise Dubé, on ne vous soupçonnera pas et vous serez pour toujours dans le clair. D’ailleurs, vous avez tué Marra à corps défendant et je vous crois. Autre chose ?

– Autre chose ?

– Oui, autre chose, si Monet, si Kato poursuivaient Louise Dubé, ce ne peut qu’être en rapport avec votre frère qu’ils connurent à Tahiti et qu’en rapport avec des perles dont je soupçonne qu’il faisait le trafic. Donc il y a de l’argent de mêlé à tout cela et je vous dédommagerai de la vengeance dont je vous prive.

– Ça va, fit Leclerc.

– Maintenant en route... Mon Dieu !

– Qu’est-ce qu’il y a ? demanda Louise Dubé, tout de suite inquiète.

– Mimi !

– Mimi ?

– Mais oui, Mimi ! Je l’ai complètement oubliée. Elle est encore entre les mains de la police à laquelle elle avait rapporté votre disparition. Maintenant, avec le cadavre que l’on a trouvé dans votre appartement, elle devrait être dans de jolis draps. Mon Dieu ! Comment va-t-on faire pour la sortir de là ?

À ce moment précis, la porte s’ouvrit et Mimi Demers pénétra dans le bureau.

Elle avait un visage très pâle et elle frissonnait.

– Diane... je viens de voir Tony... il m’a dit que tu étais ici. Me pardonneras-tu jamais ?

– Comment... qu’est-ce que tu as fait ? Et comment se fait-il que la police t’a relâchée ?

– Justement, fit Mimi, je ne suis pas allée à la police. J’ai eu trop peur. Tu me connais. J’ai seulement téléphoné en disant que j’étais la sœur de Louise Dubé puis je suis allée me terrer dans notre appartement. Qu’est-ce que tu veux, Diane, je serai toujours une grande peureuse.

Diane embrassa Mimi sur les deux joues.

– Tu n’aurais pas pu avoir peur à un meilleur moment. Va souper, saute dans ton costume car il est temps pour le premier spectacle. Tu diras aussi à Tony qu’il s’occupe de la boîte car je m’absente jusqu’à demain matin.

– Où vas-tu ?

– Une place pas pour les petites filles peureuses.

VII

– On nous suit, fit Diane. Je reconnais la voiture. C’est celle de Marra Kato. La femme qui la conduit est nécessairement sa complice. Nous nous débrouillerons avec elle, rendus à destination.

Il était près de minuit lorsqu’ils arrivèrent au Lac Noir, plus exactement devant la villa Windhuiss, sise à l’extrémité d’une étroite pointe de terre qui avance sur le lac.

– Vous, fit Diane à Leclerc, occupez-vous de cette femme. Louise et moi, nous fouillons la maison.

– Entendu...

Mais le mot se perdit dans un cri. Louise Dubé, le visage plein de sang, roula devant le porche de la villa.

Diane entraîna Leclerc, à l’intérieur, qui avait

dégainé une arme inutilement.

– Nous n’avons pas entendu de coups de feu !

– Son revolver est tout simplement muni d’un amortisseur.

– Mais où est-elle ?

– Quelque part dans les bois à droite. Nous sommes faits ! Louise Dubé morte, nous ne saurons jamais pourquoi votre frère a prononcé le nom de cette maison avant de monter à l’échafaud. Je parierais qu’il n’y a pas de téléphone ici. Évidemment... depuis que cette maison est inhabitée. Et puis, comment sortir ? À l’arrière ce n’est que le lac... En avant, cette femme nous descendra comme des pigeons de bois dans un tir forain.

– Mademoiselle Diane ! Mademoiselle Diane !

– Qui est-ce qui m’appelle ? souffla Diane stupéfiée.

– Allons ! Montrez-vous, mademoiselle Diane ! Il n’y a plus de danger. Tina Kato est morte.

Diane se pencha à la fenêtre.

Julius Monet se tenait devant le corps de Louise Dubé. Dans la clarté blafarde dispensée par la lune, il paraissait encore plus gros.

– Allons mademoiselle Diane.

– Je sors, dit Diane, vous Leclerc, couvrez-moi.

– Soyez sans crainte.

Julius Monet souriait de toutes ses fausses dents. Il s'inclina cérémonieusement devant la jeune femme.

– Je vois que vous êtes sage et prudente.

– Que voulez-vous dire ?

– Vous sortez seule. Au moindre geste de ma part, votre compagnon me descend comme un moineau sur une clôture. Et comme je suis un très gros moineau et qu'il y a cette lune traîtresse qui m'éclaire comme un phare, je suis mieux d'apprendre également la sagesse et la prudence, n'est-ce pas ?

– C'est bien ça...

– Or imaginez-vous que Bébé est dans le

bosquet que vous voyez derrière moi remplissant le même rôle que votre associé. Nous sommes malins tous les deux, mademoiselle Diane, pas vrai ?

– La femme qui a tué Louise Dubé ?

– Bébé s'en est chargé. Craignez rien, c'était une criminelle. D'ailleurs ne vient-elle pas de tuer votre amie. J'ai agi pour épargner votre vie mademoiselle Diane. Quand je dis je, je réfère à Bébé, n'est-ce pas ?

– Qu'est-ce que vous me voulez ?

– Mais la récompense qui m'est due ?

– Hein ?

– Pour vous avoir sauvé la vie.

– Vous voulez, que je vous paie ?

– En perles évidemment, c'est plus facile à négocier que des dollars canadiens et puis j'ai toujours eu la passion des perles.

– Quelles perles ?

– Ah ! c'est vrai, vous ne savez pas. Roger Leclerc, que cette pauvre Louise Dubé a si

inconsidérément expédié à la potence, trafiquait la perle brute de Tahiti au Canada pour le compte de Tina Kato et de son frère Marra. Or un bon jour qu'il était à Tahiti, il mit la main sur une bonne quantité de perles polies et prit la poudre d'escampette. Tina Kato dut en faire son deuil. Vous imaginez le coup que ce fut lorsque Louise Dubé survint à Tahiti pour dire que Leclerc était mort. Il n'avait quitté Tahiti que six mois plus tôt. Il n'avait pu liquider toutes les perles ou même dépenser tout l'argent. L'homme que Louise Dubé avait rencontré en avait parlé à Tina et à moi... nous nous mîmes donc à la recherche du butin chacun de notre côté.

– Alors, c'est donc pour ça...

– Les perles sont ici, je suppose ?

– Oui.

– Mais vous ne savez pas où ?

– Non.

– Achetons la maison, fouillons-la de fond en comble, puis partageons-nous le butin. Ça marche ?

Diane allait répondre lorsqu'elle perçut un gémissement.

– Elle n'est pas morte, elle vit, s'écria-t-elle en se penchant vers Louise Dubé.

La jeune femme s'était sans doute évanouie à cause de l'hémorragie ou de la douleur. Après examen, la blessure au sommet du cou ne parut pas sérieuse, d'ailleurs la plaie était coagulée.

– Je ne vois rien, dit Louise Dubé.

– Sans doute un choc nerveux, émit Diane.

Mais à part du fait qu'elle avait perdu momentanément l'usage de ses yeux, Louise Dubé semblait complètement rétablie. Ce qui poussa Diane à continuer ses recherches.

– Rappelez Bébé, Monet, je rappelle Leclerc.

– Mais certainement fit le gros homme. Une chance que j'ai suivi Tina, hein ?

Ils étaient tous réunis autour de Louise à présent que l'on avait transportée à l'intérieur et que l'on avait étendue sur un sofa.

– Louise...

Mais elle commençait d'elle-même.

– Je ne suis venue qu'une seule fois ici avec Roger. Je me souviens qu'il était allé à la voiture tandis que je me déshabillais et que lorsque j'étais revenue près de lui, il fourrageait dans le foyer. Il voulait créer une atmosphère romanesque, disait-il en allumant un feu.

Julius Monet se précipitait vers le foyer, tâta les pierres de ses mains.

Tous le regardaient en silence. Au bout d'une vingtaine de minutes, il arrachait une pierre de sa cavité, tirait à lui un sac blanc et après y avoir plongé la main hurlait :

– Les perles, les perles, on a les perles !

– Vous permettez, fit Diane en faisant signe à Leclerc qui plus rapide que Bébé levait son revolver.

– Mais bien sûr, fit Monet, j'ai confiance en vous Diane. C'étaient des perles magnifiques. Diane, après les avoir examinées, en compta dix qu'elle remit à Julius Monet.

– Ça vous suffit ?

– Mais...

– C’est moi qui les ai trouvées ?

– Mais bien entendu, fit Monet, en examinant une perle qui était plus grosse que les autres. Je ne croyais d’ailleurs arriver à la fin de cet aventure. Avec ce que ces perles vont me rapporter, je vais pouvoir m’acheter un scooner et faire moi-même un peu de trafic. Tout compte fait, et si l’on calcule que c’est vraiment vous qui... enfin, je suis satisfait, oui satisfait.

– Vous devriez, car vous avez une petite fortune dans vos mains. Quand à vous Jean Leclerc...

Mais Louise Dubé s’était mise à gémir.

– Vous permettez, fit Monet, j’ai un peu de notion de médecine.

Il s’approcha de la blessée, examina longuement la blessure qu’elle avait à la base du crâne puis fit un petit signe à Diane pour lui dire de sortir de l’appartement.

Leclerc emboîta le pas à l’aventurière et ils rencontrèrent le gros homme sur le porche.

– La blessure en elle-même est bénigne, fit Monet mais il y a beaucoup plus terrible...

– Que voulez-vous dire ?

– Louise Dubé ne verra plus jamais. Le cervelet est inondé de sang, il y a hémorragie interne pour sûr. J'ai été inquieté par sa cécité temporaire... mais à présent je suis convaincu.

– Mon Dieu...

– Je suis vengé, dit Leclerc... cette femme a envoyé mon frère à l'échafaud, vous savez... Gardez, vos perles, Diane. Je suis vengé.

Diane réfléchit puis dit, changeant de propos, comme pour alléger l'atmosphère.

– La mort de Marra et de Tina Kato seront deux meurtres que la police judiciaire ne pourra jamais éclaircir. Il est évident que Louise Dubé ne parlera pas. Quand je pense... aveugle pour la vie...

– Le destin se venge de drôle de façon des fois.

– Oui... où allez-vous monsieur Monet ?

- Mais nous n’avons plus rien à nous dire...
- Comment aimeriez-vous gagner dix autres perles ?
- Quoi ? Qu’est-ce que vous dites ?
- Il y a un homme que j’aimerais rejoindre, arrêter, mener à l’échafaud si possible...
- Ah ?
- Un certain monsieur Victor ?
- Mais je le connais... de réputation j’entends.
- Si vous m’aidez à le capturer, je vous donne dix perles.
- Je suis de la partie.
- Bien.
- Je reste, avec Bébé bien entendu.
- Votre première mission sera de vous rendre en Europe et de revenir avec un Acherontia Atropos.
- Un quoi ? fit le gros homme stupéfié.
- Un papillon à tête de mort. Je connais un certain lieutenant de police du nom de Horace

Bellefleur qui ferait n'importe quoi pour en avoir un, c'est un collectionneur.

– Vous voulez l'enrôler dans votre recherche de monsieur Victor ?

– Oui. Avec lui, avec vous, avec Bébé pour les coups durs et cent mille dollars en perles pour payer les frais, avec Mimi, une danseuse hors pair pour l'attirer et avec mon club pour nos manœuvres, nous ne pouvons pas ne pas réussir.

– Vous êtes une femme volontaire.

– Quand partez-vous ?

– Demain, je serai de retour avec votre papillon dans quinze jours.

– J'y compte bien.

Diane engageait une guerre sans merci. Elle retourna à Montréal avec sa fortune colossale qu'elle garderait puisqu'elle n'appartenait à personne.

Mimi n'était pas à l'appartement. Elle ne la vit apparaître que le lendemain à l'aube.

– D'où viens-tu, toi ?

– Amour, quand tu nous tiens, soupira Mimi avec un visage rosé.

– C’est bien le temps, dit Diane.

Puis elle se coucha de nouveau pour dormir durant vingt-quatre heures.

Cet ouvrage est le 506^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.